

FRANCINE-DOMINIQUE LIECHTENHAN

DE L'ABUS DE L'HISTORIOGRAPHIE

Approches de l'histoire russe de Herberstein à Custine

LA RUSSIE EN 1839 du marquis de Custine heurta de tout temps les esprits par ses digressions et ses contradictions, par l'aspect éclectique intentionnel d'une méthode revendiquée depuis la publication de sa « poétique » dans l'*Espagne sous Ferdinand VII*. L'auteur mélangeait sciemment lettres de voyage, théories philosophiques, pensées théologiques, manifestes impériaux, romans, fables, poésies, chansons populaires, dialogues et extraits d'ouvrages historiques. Fidèle à son esthétique du voyage, Custine publiait avec sa *Russie* « un livre léger dans la forme, sérieux dans le fond et décousu en apparence quoiqu'un lien caché réunisse les idées »¹.

L'histoire du pays, l'historiographie occidentale et russe allusivement effleurée structurent comme un leitmotiv un texte dont l'objectif était d'exclure les Slaves de l'Est de l'organisation des nations européennes. Le système de références renvoie entre autres à des ouvrages historiques du XVIII^e siècle, Karamzin, Lecoq de Laveau, Leclerc, Levesque, Rulhière ou Fortia de Piles. Les citations demeurent ponctuelles, elles servent tout au plus à induire le lecteur en erreur ou à afficher les positions du narrateur sur un sujet donné. Souvent, Custine avance ses lectures par allusion, par source ou auteur interposés. Sans que le contexte l'impose, il fait allusion à Chappe d'Auteroche ou à Masson, reprend même mot pour mot certains de leurs propos, mais nomme leurs détracteurs seulement, Catherine II et Kotzebue. Soucieux de cacher ses informations principales, le marquis invoque des récits de voyageurs anciens, ceux de Herberstein, de Petreius de Erlesund ou d'Olearius par exemple auxquels le public avait difficilement accès. Le marquis revient au grand débat autour de la Russie des Lumières en rappelant Weber, Montesquieu, Voltaire ou Diderot. Il situe ainsi *La Russie en 1839* dans une généalogie de relations de

1. Lettre à Victor Hugo du 31 décembre 1843, Musée Victor Hugo. Sur la poétique de Custine, voir notre *Astolphe de Custine, voyageur et philosophe*, Paris, H. Champion, 1990.

voyage et d'ouvrages historiques, dans une perspective de longue durée dont le lecteur est censé rassembler les éléments. Ses allusions à la préhistoire russe fondées sur un habile système d'emprunts, ses choix terminologiques (par exemple « Grecs du Bas-Empire », « Scythes enrégimentés », « Barbares d'Orient »), mélange ethnographique chargé de clichés, s'expliquent au gré de traditions anciennes remontant au XVI^e siècle.

L'ouvrage de l'historien et humaniste Paul Jove [Paolo Giovio] compte parmi les premiers grands textes évoquant l'histoire russe; il sert de source aux voyageurs successifs jusqu'au XVII^e siècle. Jove, qui avait pris contact avec une délégation de Vasilij III à Rome, tira en 1527 une petite brochure de ses entretiens avec un diplomate russe, Dmitrij Gerasimov. Selon l'humaniste italien, les Slaves de l'Est appartenaient à la grande famille continentale; il leur trouva, sans doute sous l'instigation de Gerasimov, des liens de proche parenté avec les peuples germaniques, des tribus qui cependant auraient vénéré Jupiter et Saturne². Les Tatares, quant à eux, devenaient les descendants directs des Scythes. Nation européenne à part entière, la Moscovie s'était provisoirement égarée de son berceau par le choix de la religion grecque, une erreur et la source de tous ses défauts, auxquels échappait Vasilij III. Bon chef d'État, grand guerrier, il brava à la fois Polonais et Livoniens puis préserva l'Occident des invasions mongoles³.

Herberstein en ces mêmes années 1520 rédigeait son chef-d'œuvre sur la Moscovie où il accorda une large place à l'histoire ancienne et récente. Les origines de cette nation selon lui demeuraient obscures, car on ignorait l'identité de leur premier souverain; ne disposant pas d'alphabet, alors que l'Occident vivait ses premières apogées littéraires grâce aux Grecs et aux Romains, ils ne pouvaient rédiger de chroniques sur leurs débuts. Descendants lointains de Japhet, ils s'apparentaient, selon Herberstein, aux Scythes. En revanche, il contestait ces origines germaniques voire varègues avancées par Jove ou Gerasimov, tout au plus admettait-il après moult déductions qu'ils en avaient subi une certaine influence. Dans sa relation des guerres fratricides qui divisaient les principautés depuis le IX^e siècle, il insistait sur leur christianisation grâce aux contacts avec Byzance. La Russie était chrétienne, certes, mais ses racines tout comme son historiographie restaient floues. L'ambiguïté de ses propos culmine dans l'assertion que l'histoire des Tatares, plus récente certes, était mieux attestée⁴.

Un siècle plus tard, Petreius de Erlesund, s'appuyant sur Ptolémée et Pline, apparenta les Moscovites aux Roxolans, peuple sarmate combattu par les Romains. Il leur attribuait une histoire ancienne, mais les situait d'emblée en dehors de l'orbite gréco-romaine fondatrice de la civilisation occidentale. Le Suédois s'aven-

2. *Pauli Jovii de legatione Basillii Magni Principis Moscoviae liber, in quo Moscovitarum religio, mores etc. describuntur*, Basileae, 1527, p. 19 et 27. Pourtant, la première planche de l'édition allemande (1579) nous montre encore une salle d'audience digne d'une caverne d'Ali Baba.

3. *Ibid.*, pp. 56 sq.

4. Sigmund von Herberstein, *Das alte Russland*, W. Leitsch, ed., Zürich, Manesse, 1984, pp. 27-28 et 212.

tura même dans l'étymologie pour dénigrer les Slaves de l'Est : le mot « russe » signifiait selon lui détaché et isolé des autres peuples⁵. La dénomination Moscovites était à l'en croire dérivée du nom de l'un des fils de Japhet, Magog, appelé à combattre le peuple élu⁶. Sédentarisés dans les steppes au nord de la mer Noire, ils en auraient été chassés à cause de leur corruption; ils seraient ainsi parvenus jusqu'aux rives de la Volga et de la Moskova. Par ces évocations bibliques, le lecteur associait les Moscovites à un fléau. Les guerres d'Ivan le Terrible dans la Baltique furent décrites à l'aide d'un vocabulaire puisé dans le Livre d'Ezéchiel (38) ; leur « immense armée » recouvrait telle une « nuée » la terre conquise, pillant, tuant sans ménagement des populations civilisées. Petreius utilisa aussi la Genèse (18, 19) pour caractériser les Slaves de l'Est; avec d'innombrables détails il rapprochait les Russes des populations de Sodome et Gomorrhe « autodestructrices » par la dépravation de leurs mœurs. Peuple sans histoire attestée ou peuple perdu, les Russes se trouvaient dans tous les cas de figure exclus de la famille des peuples européens⁷.

Olearius limitait en 1634 ses renseignements historiques aux cent années écoulées; l'enquête de Herberstein avait selon lui un caractère définitif et il se contenta du « récit sommaire du règne d'Ivan IV, dont les tyrannies »[étaient] si terribles que jamais païen ou Turc n'en a[vait] fait de semblables »⁸. Ses propos rejoignirent ses prédécesseurs; se concentrant sur l'histoire récente, il se fit chroniqueur pour dénoncer le système politique russe entraînant avilissement et dépravation. Histoire ancienne et histoire contemporaine furent assimilées, la Moscovie transformée en appendice abâtardi de la Chrétienté. L'auteur laissa néanmoins une lueur d'espoir en vantant le caractère doux et dévot de Mihail Romanov. Soucieux de prouver ses dires par des références sérieuses, Olearius se moqua de Jove qui aurait fait l'éloge d'Ivan IV; cette erreur chronologique témoigne de son utilisation superficielle des sources historiques, car Jove écrivit en 1527 et Ivan n'était pas né. Dans les ouvrages à caractère historique des XVI^e et XVII^e siècles, la confusion entre le terrible tsar et Vasilij III attribuant au second les atrocités du premier était fréquente; elle servait à généraliser la cruauté et la tyrannie des souverains russes.

Ces quatre textes des XVI^e et XVII^e siècles représentaient les principaux ouvrages de référence sur la Russie, bien au-delà du règne de Pierre I^{er} et dans la majorité des pays occidentaux. Les cosmographies, encyclopédies, ouvrages historiques (principale source de renseignements sur le pays, récits de voyage mis à part) reprirent confusément parfois les jugements de Jove, Herberstein, Petreius ou Olearius. Parmi les réflexions les plus marquantes, la *Description de l'univers* d'Alain

5. Peter Petreius de Erlesund, *Historien und Bericht Von dem Grossfürstenthumb Muschcow [...]*, Lipsiae, Officina Bavarica, sumptibus authoris, 1620, p. 133-134 « das von anderen Ländern und Völkern abesondert ist und zusammengestossen » ; il est intéressant dans ce contexte de voir que Herberstein lui donna la signification contraire.

6. Ezechiel, 38, 4.

7. Petreius, *op. cit.*, p. 669.

8. Olearius, *Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et de Perse*, Clouzier, 1656, pp. 114 sq. (Original allemand de 1634).

Manesson Mallet (1683) : les Moscovites, incultes et à peine alphabétisés, étaient un peuple sans mémoire vive, sans histoire et surtout sans historiographie. Accusant un retard intellectuel, ils ne pouvaient rivaliser avec les grandes nations européennes⁹. En revanche, l'histoire de Russie (ou ce qu'il en restait) était réduite aux exploits militaires des tsars successifs, surtout à ceux d'Ivan le Terrible, pour dénoncer le danger russe, problème intemporel.

Les origines obscures des Russes relativisèrent leur appartenance au monde chrétien. Cette exclusion factice en temps de conflits religieux rassurait; la Moscovie devenue puissance militaire n'interviendrait pas en faveur de l'un ou de l'autre camp. Située aux côtés du Turc ou du Tatare, elle pouvait en revanche contribuer à rééquilibrer le sud-est de l'Europe. L'« ostracisme religieux », ambigu dans son essence, car attesté par les pages les plus sombres de l'Ancien Testament, était bien secondé par un solide sens stratégique auquel l'Histoire servait de support, voire d'excuse.

En France, dont les relations avec la Russie étaient demeurées ponctuelles jusqu'à la mort de Louis XIV, de tels verdicts pouvaient basculer vers leur juste contraire. En 1717, Paris accueille Pierre le Grand et s'avoua déconcertée par ses mœurs¹⁰. Après son décès en 1725, hagiographes et plumitifs en France comme en Allemagne s'emparèrent de la personnalité de ce tsar pour transformer son pays en modèle des Lumières¹¹. L'histoire et l'historiographie de la Russie avec ce nouveau Prométhée repartait à zéro. Parmi les exemples les plus frappants, le *Dictionnaire philosophique* (1764 sq.) où Voltaire proclama sous la rubrique « Russie » : « Voyez Pierre le Grand ». Sans ce tsar cette nation n'existerait donc pas¹²! Ne s'agit-il pas d'une autre manière de reléguer les débuts de la grande nation slave dans les oubliettes de l'Histoire ou du moins de ne pas s'encombrer par de longues et difficiles recherches? Le miracle russe ou pétrovien engendra une série de publications, en France, en Angleterre et en Allemagne, et nombreuses étaient les traductions dans l'une ou l'autre langue. Auteurs et éditeurs insistaient lourdement sur la valeur du témoignage pour faire comprendre le phénomène pétrovien. L'étonnement du voyageur devait se transmettre à un lecteur imprégné d'anciens stéréotypes. Désormais l'Histoire fut interrogée au nom d'une réalité contemporaine¹³. Dans l'édition française des *Nouveaux Mémoires* (1737) de Weber, on lit : « Ceux qui [...] sont les témoins oculaires [de l'œuvre de Pierre] ne peuvent s'empêcher d'en être étonnés, la postérité sera bien excusable de douter qu'un ouvrage si difficile ait pu s'exécuter en vingt ans,

9. Alain Manesson Mallet, *Description de l'univers, contenant les différents systèmes du monde, les cartes générales et particulières de la géographie ancienne et moderne [...]*, Paris, Thierry, 1683, t. III.

10. Voir les témoignages de Saint-Simon, Buvat ou Duclos.

11. Fontenelle avec son *Éloge* au défunt souverain en fournit le modèle.

12. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Garnier, 1879, t. IV, p. 81.

13. Simone Blanc, *Un disciple de Pierre le Grand dans la Russie du XVIII^e siècle, V. N. Tatiščev (1686-1750)*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1972, I, p. 544.

parmi un peuple aussi sauvage et aussi revêche que celui-là »¹⁴. Dans ce contexte, « sauvage » signifiait exclu de la Civilisation dont l'essence résidait dans sa mémoire historique. Dans son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, Voltaire taxa de « vaine besogne » ou d'« étrange entreprise » de vouloir prouver l'origine des peuples et il se moqua de la prétendue ascendance des Moscovites remontant à Japhet¹⁵. Le Scythe moderne, Pierre, l'intéressait plus que le philosophe scythe Anacharsis. L'origine des Russes ne représentait plus un sujet de discussion. Un long développement sur les erreurs historiques d'Olearius réduisait toute l'historiographie précédente à une « transcription de contes »¹⁶. Voltaire s'inscrivit délibérément dans un nouveau courant historiographique ; celui-ci visait à « fixer l'attention des hommes » en évoquant « les révolutions frappantes qui avaient changé les mœurs et les lois des grands États »¹⁷. Pour situer son héros à sa juste valeur, les tsars successifs, soit Ivan le Terrible, Boris Godunov ou le premier Romanov disparurent d'une chronologie partant directement des Roxolans ou Sarmates, à Aleksej Mihailovič, père du grand homme.

La première partie de l'*Histoire de la Russie* parut en 1760, avec l'approbation de Pétersbourg, elle fut talonnée de l'*Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie* de Lacombe (1760). Les traductions en allemand de ces deux textes ne tardèrent pas. Selon Lacombe, l'histoire de Pierre située dans la légende se prêtait à la légende : « [Elle] passerait pour une fable, si les faits les plus singuliers n'étoient point de ce siècle et si le héros qui en forme le principal intérêt n'avoit été notre contemporain »¹⁸. Pour trouver une logique dans des « lambeaux informes d'Histoire », ou des « mémoires particuliers et mal digérés » toujours aussi obscurs quant à la préhistoire russe, il conseillait d'avoir recours au merveilleux. Lacombe souligna le décalage entre Histoire ancienne et Histoire nouvelle, l'une puisant dans les fables sorties de la nuit des temps, l'autre se plaçant au service d'un mirage (sur-) vivant. L'auteur pourtant russophile accusait le pays de n'avoir ni chroniques, ni annales, ni monuments qui puissent témoigner du passé, et il se résigna à reprendre à sa manière les dires des témoins étrangers, caution plus fiable. La poésie épique remplaçait l'Histoire, grâce à l'intervention d'un écrivain affranchi de toute contrainte politique dont les choix, la rhétorique, le style représentaient une logique et une vérité intérieure au texte. Il évoqua rapidement l'histoire des Rjurikides (au point de confondre lui aussi Vasilij III avec Ivan IV)

14. Anonyme [Friedrich Christian Weber], *Mémoires, anecdotes d'un ministre étranger [...]*, La Haye, Van Duren, 1737, p. VIII.

15. Voltaire, *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand, Œuvres historiques*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1957, pp. 341 et 344. Cette diatribe visait la récente édition française de la *Relation* de Strahlenberg, dont l'original avait été publié en 1730 à Stockholm.

16. « Ceux qui répètent les anciennes fables, dans lesquelles l'origine de toute les nations est enveloppée peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tout les auteurs de l'antiquité ; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes ». *Ibid.*, p. 351.

17. *Ibid.*, p. 345.

18. Jacques Lacombe, *Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie*, Paris, J.-Th. Hérisant, 1760, p. III.

et des premiers Romanov, pour consacrer l'essentiel de son récit au tsar créateur d'une nouvelle nation. Les règnes suivants étaient à peine retracés, en revanche la fille du grand homme, Élisabeth, fut honorée d'un passage très éloquent. Elle ouvrit une nouvelle ère de l'histoire russe, celle de la paix, de la vertu, du goût; « Héroïne de l'humanité », l'impératrice fut célébrée comme « bienfaitrice des talents, et illustre héritière de la Puissance et du Génie de Pierre le Grand »¹⁹.

De telles hagiographies, assurant la perpétuité d'un mythe au-delà de la réalité historique, provoquèrent des réactions hostiles, précisément en France, pays fondateur du mirage russe. En revanche, les réfutations de textes jugés irrévérencieux provenaient souvent d'outre-Rhin. L'imaginaire une fois de plus fut mis au service d'une cause devenue philosophique. Parmi les premiers textes contestataires, il faut compter les *Lettres moscovites* publiées en 1736 à Königsberg puis à Paris. L'auteur anonyme cachait un diplomate ou militaire au service de Louis XV dont la vraie identité ne fut jamais révélée²⁰. L'ouvrage, fort dépréciatif, suscita l'ire de Kantemir, en poste alors à l'ambassade russe de Londres; il répondit à l'inique auteur par une violente diatribe (anonyme) intitulée *Die sogenannten Moscovitische Brieffe, oder die wider die löbliche Russische Nation von einem aus der anderen Welt zurückgekommenen Italiäner ausgesprengte abendtheuerliche Verläumdung und Tausendlügen*. Les développements sur les origines scythes des Russes attirèrent l'attention particulière du poète-diplomate. Il accusa le pamphlétaire d'avoir déformé Hérodote et Justinien²¹; à en suivre Locatelli, les Russes descendaient non pas des Scythes mais de leurs esclaves chassés du pays après avoir été surpris en flagrant délit avec les épouses de ces fiers guerriers. Les Russes étaient non seulement de basse extraction, mais traîtres, lâches et rebelles. Fidèle à la tradition, l'auteur des *Lettres moscovites* avança que les Tatares étaient les seuls descendants directs des « Scythes fameux »; cette tribu savait « se faire l'honneur » de sa première origine par son comportement fier et incorruptible. Et il culmina dans l'assertion: « S'il y avait des préadamites, les Moscovites en seroient les descendants », manière d'exclure les Russes de la famille des peuples judéo-chrétiens²². Dans la réfutation, Kantemir se perdit dans des explications vaines; au lieu de revenir sur la préhistoire russe, il préféra insister sur les événements politiques les plus récents. La Russie certes paraissait attardée mais, selon l'écrivain, n'était-ce pas à elle, nation jeune, pleine de sève, de prendre la relève de la Grèce, de Rome, de l'Italie, de la France...²³. Kantemir et son secrétaire s'empressèrent de souligner

19. *Ibid.*, p. 381

20. À ce sujet voir notre article « La progression de l'interdit : les récits de voyage en Russie et leur critique à l'époque des tsars », *Revue suisse d'histoire*, 1993.

21. Le mot *Geschichtsverdreher* est employé. Anonyme [Commentaires et traduction de Kantemir et de son secrétaire Gross] *Die sogenannte Moscovitische Brieffe [...]*, Frankfurt — Leipzig, Montag, 1738, p. 303.

22. Anonyme [Francesco Locatelli], *Lettres moscovites*, Paris, Aux Dépens de la Compagnie, 1736, p. 142.

23. Thématique d'un discours de Pierre datant de 1714, que Kantemir avait chanté dans un poème « V pochvalu nauk ».

l'égalité incontestable entre une Russie harmonieuse grâce à son souverain despotique, et une France, homogène grâce au système absolutiste. La balance de l'Europe était ainsi établie : la France et la Russie représentaient, aux antipodes du Vieux Continent, l'héritage mais aussi la modernité des Anciens²⁴.

Les *Lettres moscovites* allaient rapidement tomber dans l'oubli. *Le Voyage en Sibérie* de l'abbé Chappe d'Auteroche en revanche écarta pour longtemps les « classiques » ouvrages de références sur la Russie, en Allemagne et en Angleterre et bien sûr aussi en France ; la principale réfutation du texte, rédigée par un écrivain anonyme, fut sa meilleure publicité, surtout lorsque se révéla l'identité du maître d'œuvre : Catherine II. L'abbé Chappe livrait une vaste perspective sur l'histoire russe de 861 à 1767 pour dénoncer un despotisme « adouci par des usages particuliers »²⁵. L'ambiguïté du propos annonce l'essence du message : l'abbé vit deux Russies en une seule nation. La première, enfouie dans des traditions ancestrales, rurale et provinciale, représentait une société immuable, sans histoire, sinon individuelle et privée. L'autre, associant favoris, courtisans et habitants de la capitale, fut le résultat des révolutions successives qui bousculèrent l'Empire. Policée, façonnée de la main de fer de Pierre, la Russie avait une histoire coupée de ses racines, morcelée, inorganique. Sept cents années furent ainsi résumées en une demi-page ; le récit des événements depuis Boris Godunov servit à dénoncer un système politique dépourvu de lois fondamentales et du principe même de liberté. Positiviste, analytique, Chappe insista sur le règne de Pierre pour « défaire » le mythe du tsar créateur d'une nouvelle nation. Ce souverain inventa une législation moins pragmatique que théorique, une espèce de géométrie géniale mais vouée à l'échec. L'abbé dénonça violemment l'inertie des héritiers de Pierre, incapables de renouveler un système autocratique nécessaire sans doute à l'époque de leur illustre ancêtre et de l'adapter aux réalités du pays. L'évolution de la Russie représentait une succession de tyrannies transformationnelles, puisque favorisées par un clivage social, un dédoublement d'une Histoire dont les marches étaient arythmiques²⁶. De quoi piquer Catherine au vif ! Sa réponse laisse songeur :

« C'est qu'il ne s'est jamais fait en Russie de révolution, que lorsque la nation sentoit qu'elle alloit tomber dans un état d'affoiblissement. Nous avons eu des

24. « Die russische Nation weiss gar wohl, dass ehe und bevor das russische Reich zu der itzigen Monarchischen verfassung gediehen, selbigen grossen Theils aus republican bestanden. Auch ist derselben nicht verborgen, dass es nicht möglich, eine so weitaüfige und aus so vielen Völckern zusammengewachsene Monarchie, als die Russische, ist, ohne ihren praesenten in Ruh nach Art einer Republique zu regieren. Sie siehet hier nechst, dass der Frantzösische Fuss, auf welchen Petrus der Grosse, nach des Brief-Stellers Vorgeben, den russischen Staat gesetz haben soll, der unumschränkte gewalt, welche Frankreich über seine Unterthanen ausübet, weder geschadet, noch Unruhe nach sich gezogen, und ist daher umso mehr versichert, dass die von allerhöchstgedachten grossen Monarchen in Russland eingeführete Regierungsform, weder der Souveränität nachtheilig, noch die Nation auf die gedanken der Republicaner zu bringen, zureichlich seyn können. » *Die sogenannte Moscovitische Briefte*, op. cit., pp. 232-233.

25. Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Amsterdam, Rey, 1769, p. 341.

26. *Ibid.*, p. 219.

règnes durs, nous avons toujours souffert impatiemment les règnes foibles. Notre gouvernement par sa constitution demande de la vigueur; si celle-ci n'y est point, le mécontentement devient universel, et à la suite de celui-ci, si les choses vont en empirant, les révolutions s'ensuivent. »²⁷

Ce passage souvent interprété comme justification de l'autocratie s'inscrit dans un courant historiographique initié par Tatiščev; le découpage de la chronologie mettait l'accent sur les temps forts de l'histoire russe, ceux des victoires, des conquêtes. La prospérité du pays prouvait le « triomphe du système monarchique ». Tout affaiblissement de ce système par l'émergence de formes de gouvernement mixtes (aristocratie, démocratie, occupation ou présence étrangère comme au Temps des troubles ou la bironovščina) provoquait un appauvrissement des populations; cela aboutit à un désordre général issu de l'abandon de toute hiérarchie et donna lieu à des menaces extérieures, mongoles, polonaises ou lituaniennes...

En ces mêmes années 1760, Claude Carloman de Rulhière se pencha sur la notion de révolution en Russie. Il compara son histoire à celle du déclin de Rome : Pierre fut transformé en Néron ou Domitien, même si ceux-ci, « exécration du genre humain », lui paraissaient plus conséquents dans leurs « efforts destructeurs ». Le grand tsar et ses successeurs avaient cherché à policer une nation en y aggravant le despotisme. Rome, le monde civilisé, dans leurs pires moments étaient plus conséquents que cette Russie contradictoire. Nouveau Tacite ou Cicéron, Rulhière dévoila toutes les soi-disant vérités sur la nation russe et il n'hésita pas à y impliquer l'histoire la plus récente : « Je ne me suis point dissimulé les inconvénients d'écrire l'histoire de mes contemporains; mais si une telle considération doit m'inspirer quelque ménagement sur l'usage que je ferai de cette histoire, en l'écrivant, je les ai tous oubliés »²⁸. L'Histoire récente et le témoignage furent exploités par les panégyristes des Romanov, et ils s'utilisaient en combinaison avec la préhistoire par leurs détracteurs. Clio fut mise au service de l'historiographie et celle-ci fut transformée en peinture ethnographique²⁹.

Les mémoires, recueils de lettres, journaux intimes, les témoignages récents semblaient en ces années 1750-1790 jouir d'un intérêt croissant. Or les auteurs et les éditeurs, voire la censure, connaissaient l'enjeu diplomatique et politique de ces publications à caractère autobiographique; elles se firent ainsi souvent en dehors des frontières nationales et furent revêtues d'un anonymat précautionneux³⁰. Le destin du manuscrit du général Manstein démontre toute la difficulté de publier de tels textes en une Allemagne timorée par la présence à l'est d'une grande puissance mili-

27. Anonyme [Catherine II], *Antidote*, Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1770, pp. 169-170.

28. Claude Carloman de Rulhière, *Anecdotes sur la révolution en Russie en l'année 1762*, Chez les marchands qui vendent des nouveautés, 1797, p. 22 [texte de 1762].

29. *Ibid.*, p. 10.

30. Voltaire publia son *Histoire de la Russie* anonymement à Genève, les *Lettres moscovites* virent le jour à Königsberg. Chappé signa son texte; confronté à des critiques acerbes, il préféra publier la seconde édition à Amsterdam. Le texte de Rulhière est posthume, Seul Masson osa, après la révolution alors que les relations franco-russes étaient au plus bas, sortir son pamphlet à Paris.

taire capable d'intervenir aux côtés de l'ennemi, comme pendant la guerre de Succession d'Autriche. Manstein avait été de 1727 à 1744 au service de la Russie. À son retour, il demanda au Cabinet de Frédéric II de publier ses mémoires rédigés en français, promis de ce fait à une large distribution. Conscient de certains passages « choquants », ce scrupuleux militaire suggéra une publication anonyme³¹. La censure frédéricienne révèle l'attitude des instances officielles envers la Russie et explique certaines contraintes de l'historiographie germanique. L'expert désigné fut Warendorff, secrétaire de la légation prussienne à Pétersbourg pendant plus de vingt ans. Dans son analyse datée du 31 mars 1753, rédigée deux ans après la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays, il établit le bilan suivant : exacts et intéressants, les Mémoires du général contenaient une « quantité d'Antidotes » trop récentes, secrètes ou scandaleuses pour être confiées à la presse ; l'édition ne saurait se faire sans retrancher « les anecdotes les plus frappantes ». Et il poursuivit : « aujourd'hui on est devenu plus pointilleux et plus délicat sur ce chapitre ; ce seroit selon toutes les apparences, en faisant imprimer l'ouvrage en question tel qu'il est, fournir aux ennemis et aux envieux du Roi de nouvelles armes, pour faire contre Sa Majesté mille noires insinuations, et aliéner surtout d'elle les esprits d'une nation dont l'amitié ne lui semble cependant pas être indifférente »³². Ses principaux griefs concernaient le portrait de l'impératrice Élisabeth, indolente et adonnée à ses plaisirs ; les personnes se trouvant « au timon des affaires » ou « employées dans des postes distingués », parmi celles-ci Aleksej Bestužev-Rjumin, l'ennemi intime de Frédéric II, n'échappa pas à cette critique fielleuse. Le censeur jugea imprudent d'accuser ce personnage d'être « totalement dans les intérêts de la maison d'Autriche et ennemi juré de la France ». Il fallait aussi épargner les morts, les exilés ou disgraciés, les cours étrangères et surtout retoucher le portrait de la nation. Le peuple, paresseux, malpropre, ne se laissait pas gouverner, si ce n'était par la « dernière rigueur » ; la magnificence des palais était destinée à épater les visiteurs tout comme l'armée et la marine dont la renommée était exagérée³³. On demanda au général de reporter la publication de quelques années afin d'épargner les « personnes de poids » et les cours d'Europe « qui n'[avaient] pas été trop ménagées ». Le témoignage, devenu forme d'historiographie, récente certes, ne devait pas donner l'occasion aux grands de ce monde de s'en plaindre ou de « marquer leur ressentiment »³⁴. L'ouvrage vit le jour en 1770 seulement, à Londres. Grâce au lieu d'édition éloigné, en une période où Prussiens, Autrichiens et Russes se partageaient la Pologne, le texte n'encombrait plus la grande politique.

L'engouement pour l'histoire récente suscita aussi la critique d'August Ludwig von Schlözer ; celui-ci rédigea en 1760 ses *Gedanken über die Art die russische Historie zu traktieren*. Il établit une comparaison entre l'historiographie française,

31. GStA [Geheimes Staatsarchiv preussischer Katurbesitz, Dahlem], Rep XI Russland 62 E, fol. 1.

32. GStA, Rep XI Russland 62 E, fol. 9.

33. *Ibid.*, fol. 10.

34. Podewils au nom du Roi à Manstein, 6 avril 1753, GStA, Rep XI Russland 62 E, fol. 13.

allemande, anglaise et russe; dans les trois premiers cas, les sources avaient depuis longtemps été classées selon un système renouvelable, permettant de tenir compte des événements les plus proches ou de révélations politiques. L'historiographie pratiquée en Russie se basait sur les chroniques, documents dont la fiabilité restait contestable. Schlözer suggéra de créer une grille où figureraient les événements et changements et ceci sur un mode « pragmatique, détaillé et agréable »³⁵. L'écrivain défendit aussi une théorie évolutive de l'histoire, où alternaient époques sombres et claires, périodes d'ouverture et de fermeture, témoignant de la marche de l'humanité vers un avenir radieux. Le passé formerait ainsi avec le présent un ensemble harmonieux. Cette historiographie ne se voulait pas élitaire ou élitiste, mais accessible à tous et ceci dans l'intérêt de la Russie et de l'Europe. Voltaire et Lacombe ne sortirent pas indemne d'une telle restructuration de cette science; Schlözer conseilla de les lire avec d'innombrables précautions, dans l'attente de voir paraître des travaux d'érudition sérieux ! Le penseur allemand, dont les publications de sources étaient innovatrices, ignorait alors les travaux encore inédits de Tatiščev. Il fit commencer l'histoire russe avec Rjurik, alors que son homologue russe tenta des explications sur le passé prévarègue des Russes, démarches qui cependant se rejoignaient sur la question de leur appartenance à l'Europe³⁶.

Les conseils de Schlözer furent vite négligés en faveur d'informations plus accrocheuses, et seul le témoignage pouvait les fournir; dans le très important *Magazin für die neuere Historie* de Büsching publié à partir de 1767, il est intéressant de noter que l'histoire moderne (dans ce cas celle des Romanov) fut reconstituée, au détriment de sources russes, à partir de relations de voyage dont celle d'Olearius, de Mayerberg, de Weber ou de Gordon, etc. Le système des ouvrages de référence avait à peine changé³⁷.

En France, deux décennies plus tard, Paul-Charles Levesque suivit les préceptes de Schlözer et fit date. À l'appui d'une importante bibliographie, russe et occidentale, il tenta de renouveler le genre; y figurent des chroniques médiévales, des récits de voyage, des mémoires, des ouvrages historiques ou géographiques rédigés en français ou en russe. Dans la préface à son *Histoire de Russie* datée de 1782, il s'insurgea contre l'historiographie traditionnelle : « Quelques vérités et un grand nombre de mensonges, tirés de voyageurs peu instruits ou prévenus, voilà tout ce [que les Historiens] avaient à recueillir [...] et nous nous flattons de connaître celle des anciens peuples d'après les récits des Grecs menteurs et des crédules

35. A. L. von Schlözer, « Gedanken über die Art die russische Historie zu traktieren », in *August Ludwig von Schlözer in Russland*, éd. E. Winter, Berlin, Akademie Verlag, 1961, pp. 51 sq.

36. Ce vieux débat, au-delà des frontières d'Europe occidentale, avait déjà opposé Boltin à Yčerbatov ou Lomonosov à Miller. Voir Simone Blanc, *op. cit.*, I, p. 536. L'*Istorija rossijskaja s samyh drevnejših vremen (Histoire de Russie depuis les temps les plus anciens)* de V. N. Tatiščev (Saint-Petersbourg, 1768-1848) s'arrête avec le début du règne de Mihail Romanov.

37. Büsching avance pourtant avoir travaillé pendant quatre ans à Pétersbourg, Voir *Büschings Magazin für die neuere Historie*, I, 1767, pp. 3-4.

Romains »³⁸. Le témoignage semblait définitivement banni de la recherche scientifique sur le passé de l'Europe, et servait tout au plus d'exemple, contestable par sa subjectivité. Levesque rendait expressément hommage à la recherche russe récente et aux savants allemands. Il prenait ses distances par rapport à l'historiographie courante en France, intéressée, passionnée, partisane à l'en croire. Affirmant avoir travaillé dans les archives de Pétersbourg ou de Moscou, et avoir surmonté les difficultés linguistiques, l'écrivain se révéla à son tour dans sa manière de traiter la préhistoire. Descendants de Japhet, venus de l'Est « comme tous les autres peuples », les Russes s'étaient assimilés aux Scythes avant de l'être aux Slaves. Ethnie particulière, ils auraient été connus des Grecs et des Romains sous des noms variables. La tradition était ainsi respectée ; par un subtil maniement stylistique évoquant des sources sans précision, il parvint à situer l'ascendance des Russes parmi celle des autres nations d'Europe³⁹.

Leclerc dans son *Histoire de la Russie ancienne* prit du recul envers les études sur les origines des nations ; il importait peu de savoir d'où venaient les peuples, affirma-t-il, s'ils étaient policés et vertueux⁴⁰. Les Russes pourtant ne sortirent pas indemnes d'une telle approche ; leurs chroniques, « nées dans l'oisiveté des cloîtres [...] où la tristesse et l'amour du merveilleux perpétuèrent l'ignorance et nourrirent la superstition », ne pouvaient servir de sources. « Le flambeau à la main », l'auteur préféra commencer ses recherches à partir de Rjurik pour montrer « la marche méthodique de la Raison » et dénoncer les « erreurs accréditées » d'un gouvernement à la fois despotique et barbare⁴¹. Chantreau railla à son tour le respect excessif des Allemands pour les chroniques, mais il s'en prit aux cogitations de Levesque sur le règne de l'un des plus grands souverains russes, Saint Vladimir : « tout homme raisonnable, affirma-t-il, doit regarder ce prétendu béatifié comme un brigand couronné, auquel on a déferé l'apothéose, comme on la déféra à Néron ou à Caligula, à Clovis ou à Charlemagne »⁴². L'histoire de Russie servit à régler un conflit occidental, celui de deux courants historiographiques, l'un profane et épris de Progrès, l'autre plus traditionnel, respectueux des sources, religieuses surtout. Le républicain Fornerod, peu compréhensif pour les sujets de Paul I^{er}, se moqua à son tour des « étymologies vaseuses » issues d'« esprits torturés » soucieux de trouver aux Russes une Antiquité digne de ce nom⁴³. Il attaqua Voltaire et ses

38. Paul-Charles Levesque, *Histoire de Russie, tirée des chroniques originales*, Paris, Buré l'aîné, 1812, p. 36.

39. *Ibid.*, « De l'Antiquité des Slaves », il « produit les titres » qui leur « impriment ancienneté » et « titres de noblesse », pp. 1-6.

40. Nicolas-Gabriel Leclerc, *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne*, Paris, Froullé, 1783-1784, I, p. III.

41. *Ibid.*, p. 58.

42. Pierre-Nicolas Chantreau, *Voyage philosophique, politique et littéraire fait en Russie pendant les années 1788 et 1789 [...]*, Paris, Briand, 1794, I, p. 302.

43. Anonyme [Fornerod], *Coup d'œil sur l'état actuel de la Russie, envisagée sous ses rapports physique, moral, économique, politique et militaire, ou les Russes tels qu'ils sont, par un ami de la vérité*, Lausanne, août 1799, p. 29. L'ouvrage porte un second titre : *L'Antidote ou les Russes tels qu'ils sont et non tels qu'on les croit, par un ami de la vérité et de la liberté*.

plagiaires, parmi lesquels il comptait Fortia de Piles. Nouvelle querelle franco-française, novatrice à sa manière. Avant Pierre, son peuple n'était ni stupide, ni barbare, à preuve Jaroslav, Ivan IV, Mihail ou Aleksej ; ceux-ci tentèrent de donner des codifications à leur pays « renfermant plusieurs excellentes lois ». Les grands empereurs des Lumières selon cette interprétation étaient les fossoyeurs de ces principes juridiques de base, précisément à cause de leur obsession de « passer pour législateurs ». Pierre, Élisabeth et Catherine se contentèrent de régner par ukases contradictoires alourdissant par le désordre la condition de leurs sujets. À la fin du XVIII^e siècle, on était parvenu au juste contraire de la Raison et des Lumières : la Russie contemporaine était « un pays de cocagne pour les avocats et pour les juges », pays imaginaire donc, inventé par des historiens de tous bords⁴⁴, envoûtés par la publicité tsariste ou fidèles à une tradition russophobe basée sur des critères religieux.

La peinture en noir et blanc de l'histoire de Russie depuis ses origines ne s'atténa pas après 1789. Dans ce contexte, l'emploi de la notion de révolution, dans le sens de « changement » mais aussi de « bouleversement fatal », devint révélateur d'une écriture historiographique russophile ou russophobe, significative des périodes d'ouverture ou de fermeture par rapport au grand pays slave. L'utilisation du récit de voyage dans le discours historiographique, voire celle du discours historiographique dans le récit de voyage, nous semblait autrement révélatrice de ces attitudes extrêmes conduisant jusqu'à Custine.

Dans ce contexte, les *Mémoires* de Masson sont particulièrement évocateurs. Écrivant au tournant du siècle, cet auteur reprit les événements récents ; la gynécocratie perpétuée en Russie par cinq règnes de femmes lui paraît « le comble de l'avilissement ou de l'extravagance humaine »⁴⁵. La description fournie par le Français était tout à fait conforme aux témoignages les plus sombres sur la Moscovie des XVI^e-XVII^e siècles, ceci dans la continuité d'un vocabulaire puisé chez les auteurs précités : ambiguïté sur les origines, spirale de l'esclavage de toute la société, paysans et nobles soumis à un tyran divinisé, absence ou arbitraire du système juridique, défaillance du clergé, criminalité, ivrognerie, désordre. L'ouvrage de Masson reste banal, chargé de clichés et de préjugés ; la réponse de son contestataire allemand par contre renouvela à sa manière l'utilisation de l'histoire et de l'historiographie quant au jugement sur la Russie. Karl August von Kotzebue se servit précisément des anciens préjugés des Occidentaux pour démontrer que Masson décrit une Moscovie ancestrale, révolue et non la Russie dans sa réalité contemporaine. L'écrivain balte accusa le républicain français d'avoir confondu le peuple et la société et d'avoir attaqué « avec une égale audace, les vertus des souverains, et l'honneur de la nation entière »⁴⁶. Kotzebue procéda par un habile faux-fuyant ; l'organisation de l'État russe, avoua-t-il, n'était pas parfaite. Il ne pouvait nier

44. *Ibid.*, p. 24

45. Charles Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, C. Pougens, 1800, II, p. 114.

46. Carl August von Kotzebue, *L'Année la plus remarquable de ma vie*, Paris, Buisson, 1802, p. 3.

certaines injustices criantes et une oppression omniprésente mais, selon le critique, Masson n'aurait pas vu les réalités et se serait borné à dénoncer des lieux communs de la littérature sur la Russie, des faits appartenant donc à l'histoire ancienne. Les arguments dépréciatifs contenus dans des ouvrages épuisés mais sévères à l'égard de la Russie servirent de preuve contre les critiques post-révolutionnaires : ils étaient accusés de plagiat. Il n'était ainsi plus question de sauvegarder le mythe de Pierre ou de Catherine, mais de dénoncer la confusion chronologique entre Moscovie et Russie. L'histoire et sa succession de « révolutions » servirent d'argument pour justifier la trajectoire particulière de la nation.

Exclue du contexte gréco-romain jusqu'à Levesque, marginalisée dans l'univers judéo-chrétien, instable de surcroît, la Russie ne faisait logiquement pas partie du *Grand Tour* éducatif qui conférait à chaque nation occidentale un rôle spécifique dans la formation d'un jeune voyageur. Elle n'était ni terre de ressourcement spirituel, ni terre formatrice ; on n'y partait pas à la recherche du passé, mais à la découverte d'une altérité historique, à la fois proche et lointaine. Pour faire comprendre le fonctionnement du Vieux Continent, pour justifier leur attitude subjective, les rédacteurs de relations de voyage se sentirent obligés d'insérer des développements historiques dans leur récit. Compte tenu du manque de sources sur les origines de la Russie, leurs témoignages furent à leur tour utilisés comme documents de travail par des générations de « spécialistes » qui se figèrent à leur insu dans un système de lieux communs. Les voyageurs, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, étaient dépourvus de « regard historique », ils ne se souciaient pas d'interpréter les documents ou de chercher des sources. On évoquait une histoire aléatoire de l'humanité, empreinte de références légendaires ou bibliques pour marginaliser les Russes ; dans le meilleur des cas on produisait une énumération plus ou moins explicite des règnes des grands ducs et des tsars successifs. Au XVIII^e siècle, les transferts entre voyage et témoignage puis entre histoire et passé récent perdurèrent pour créer modèles et mirages des Lumières. La personnalité de Pierre I^{er} donna lieu à un renouvellement de l'historiographie, coupant la Russie de ses racines moscovites, afin de rehausser l'œuvre du grand homme. Deux Russies historiques fonctionnaient ainsi côte à côte ; elles n'étaient pas significatives des réalités du pays mais des querelles de deux écoles à la fois historiques et philosophiques. Sur ce fond, un nouveau courant vit le jour en Allemagne sous l'instigation de Schlözer ; celui-ci prôna l'abolition des mécanismes éducatifs de la perception, pour faire place à une méthode englobant tous les domaines de l'Histoire, basée sur la recherche, la classification et l'exploitation de sources inédites⁴⁷. Les objectifs du voyage en furent transformés, car la Russie pouvait enfin entrer dans le champ d'expérience spatio-temporel destiné à connaître l'acheminement de l'humanité cher à Montesquieu ou Herder. Le politique récupéra néanmoins la science. Après 1789, alors que la leçon de Schlözer semblait prendre racine des deux côtés du Rhin, partir en Russie devenait

47. Hans Erich Bödeker, « Reisebeschreibungen im historischen Diskurs der Aufklärung », in id., ed., *Aufklärung und Geschichte*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1986, pp. 276-298.

un acte de foi. Pour un Français, y voyager signifiait s'exiler ou chercher un appui politique contre la pensée révolutionnaire, républicaine ou constitutionnelle. Basée sur d'anciennes traditions russophobes remontant au XVI^e siècle, l'insertion de l'historiographie dans le récit de voyage suivait des objectifs idéologiques pour noircir la grande nation slave. Après la chute de Napoléon, histoire ancienne et histoire récente furent retracées dans leurs périodes les plus sombres; Ancelot, J. B. May ou Custine utilisèrent les ouvrages situés dans la trajectoire de Schlözer pour en choisir les pages qui s'harmonisaient le mieux avec leur dessein accusatoire. Le plagiat, le stéréotype furent à nouveau mis au service d'une écriture devenue idéologique.

Non sans ironie, Custine se référa à la fois au passé historique et au passé historiographique : « La Russie n'a point de passé, disent les amateurs de l'antiquité. C'est vrai, mais l'avenir et l'espace y servent de pâture aux imaginations les plus ardentes. Le philosophe est à plaindre en Russie, le poète peut et doit s'y plaire »⁴⁸. Dans *La Russie en 1839*, le non-dit devient attaque; en attendant la réparation de sa voiture (le détail est significatif) Custine « parcourt l'*Histoire de Russie* de Levesque » et il dit en copier un passage pour son livre « sans changer un mot ». La citation concerne la création du saint-synode par Pierre le Grand, événement inadmissible pour ce fervent catholique et il le présente sans aucun commentaire⁴⁹. La procédure est plus acerbe au sujet de Karamzin dont il cita un passage sur le règne d'Ivan IV : « Une prudence excessive et qui va jusqu'à la partialité, tel est le défaut de cet auteur; en Russie, le patriotisme est toujours entaché de complaisance. Tout écrivain russe est courtisan : Karamzin l'était »⁵⁰. Déçu des ouvrages historiques disponibles, Custine se replia sur des récits de voyage cités ou plagiés au gré de son adhésion aux thèses des auteurs. Ce système de référence par ailleurs existait par lui-même, par ses traditions et filiations, chaîne dont cet auteur évitait de donner les maillons fondamentaux, car il refusa d'avouer son insertion dans une longue généalogie de textes hostiles au vaste pays slave. « Les Russes n'ont rien à nous enseigner, dit-on; soit. Mais ils ont beaucoup à nous faire oublier », avança-t-il; de telles « prémonitions », et *La Russie en 1839* en compte beaucoup, furent à leur tour exploitées pour caractériser un passé soviétique et un présent post-soviétique, sans analyse précise d'un texte qui est avant tout une géniale compilation dans lequel l'auteur, fidèle au genre amalgamant voyage et histoire, laisse peu de place à la réalité russe. Dans une lettre à Victor Hugo, Custine admit avoir rédigé d'importants passages avant son retour de Russie⁵¹; nous sommes en présence d'un montage, associant références (avouées ou insinuées) et témoignages, au prix de

48. A. de Custine, *La Russie en 1839*, Paris, Amyot, 1843, II, p. 89.

49. *Ibid.*, III, p. 115

50. *Ibid.*, III, p. 171.

51. Sur le chemin du retour, en Allemagne, il lui écrit : « J'ai écrit mon voyage, mais je ne le publierai pas. » Vu l'ampleur du texte et les difficultés du trajet, cela ne pouvait qu'être accompli au prix d'un important travail préliminaire. Lettre à Victor Hugo du 19 octobre 1839, coll. part.

négliger le genre autobiographique en faveur de l'essai philosophique ou politique. Le marquis par ailleurs admit non sans amertume : « une histoire détaillée et tout à fait véridique de ce pays serait peut-être le livre le plus instructif qu'on pût offrir à la méditation des hommes ; mais il est impossible à faire »⁵².

Centre d'Études du monde russe, soviétique et post-soviétique
54, bd Raspail
75006 Paris

e-mail : liechten@chess.fr

52. A. de Custine, *op. cit.*, III, p. 222. Le titre de l'ouvrage, *La Russie en 1839*, annonce bien un programme dans la mesure où la date indique une limite qui ne peut donner lieu à une interprétation générale sur la vie et l'histoire du peuple russe.